

Une organisation vraiment scientifique du travail doit être profitable à tous

Autor(en): **Perret, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Rote Revue : sozialistische Monatsschrift**

Band (Jahr): **30 (1951)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-336582>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une organisation vraiment scientifique du travail doit être profitable à tous

Dans les usines de Bethlehem, aux Etats-Unis, 600 ouvriers étaient occupés, il y a de nombreuses années, à charger ou décharger des minerais divers. Grands ou petits, forts ou faibles, jeunes ou vieux, ils avaient tous le même outil: une pelle standard, qu'il s'agisse d'ailleurs de minerais lourds ou de minerais légers. La manutention était trop fatigante dans certains cas; le rendement insuffisant dans d'autres. Après un examen approfondi de la question, on finit par trouver qu'il serait judicieux de créer des outils différents, suivant la taille et la force des hommes, la nature de la matière à déplacer.

Les résultats furent remarquables. Le tonnage moyen fut triplé, bien qu'on ait pris toutes précautions pour éviter la fatigue. Un ingénieur, un technicien qui pousserait trop, jusqu'à le détériorer, un moteur électrique, ou un moteur à explosion, serait considéré comme un insensé et un incapable. Il est plus nécessaire encore d'éviter systématiquement d'éreinter le moteur humain.

L'entreprise augmenta immédiatement les salaires qui passèrent de fr. 4.75 à fr. 9.25, diminua ses prix et augmenta ses bénéfices. Elle occupait également des centaines de débardeurs qui devaient charger ou décharger des lingots. Le même examen de ce travail, pourtant fort simple, fit constater que les charges étaient trop fortes; les ouvriers se fatiguaient rapidement, ce qui entraînait une diminution générale du rendement. Pour remédier à cet état de choses, on diminua le poids des lingots et l'on exigea des ouvriers, en vue de les reposer à chaque voyage, que le retour à vide ne se fasse pas plus vite qu'à l'aller. Le tonnage moyen augmenta considérablement. Aussi les salaires furent presque doublés. Le prix de la marchandise baissa et l'usine augmenta encore son bénéfice. On se représente aisément la satisfaction du personnel: moins de fatigue, salaire beaucoup plus élevé — c'est-à-dire plus de joie au travail, plus de bien-être et de sécurité au foyer.

Depuis lors, la technique ayant progressé à pas de géant, le déchargement des lingots se fait par des aimants qui attirent d'un seul coup une masse énorme que l'on décharge instantanément dans les wagons en coupant simplement un contact électrique.

L'organisation rationnelle du travail est devenue une science enseignée dans les écoles techniques supérieures. Elle a pour but d'obtenir le rendement

maximum avec le minimum d'efforts. Techniciens, ingénieurs, savants s'efforcent sans cesse de mieux analyser le travail, de créer des outils, des machines plus rapides et d'améliorer la qualité des produits. Puisque nous avons cité deux exemples de manutention, constatons les progrès immenses réalisés dans ce domaine par les pipe-lines qui transportent jour et nuit, parfois à des centaines de kilomètres, des fleuves de pétrole; par les pompes qui aspirent le blé dans les wagons pour le décharger dans les navires; par les pelles géantes, comme celle d'Astabula, en Ohio, dont la production est telle qu'une petite équipe d'ouvriers décharge dans les navires et charge dans des wagons, chaque jour, une quantité telle de matière qu'elle remplirait une rame de trains de 50 km. de longueur. Ce n'est cependant pas sur ces progrès, qui se réalisent dans tous les domaines, que nous voulons insister; nous voudrions tirer de l'exemple de Bethlehem que l'organisation rationnelle du travail, pour mériter le nom de scientifique, devrait être profitable à tous les groupes intéressés à la production, aux ouvriers d'abord, aux consommateurs ensuite, à l'entreprise enfin. Il en résulterait un double avantage pour l'ensemble d'une population: l'augmentation des salaires et la diminution des prix, améliorant tous deux le standard de vie.

Les progrès se poursuivant sans cesse, comme un fleuve éternellement en marche, on voit quels seraient les résultats dans une société intelligemment organisée. Nous n'en sommes pas encore là, malheureusement, car l'égoïsme l'emporte souvent sur l'intérêt général. Dans certaines usines, le progrès technique sert uniquement à augmenter les bénéfices quand il ne se tourne pas contre les travailleurs, soit qu'il permette d'occuper une main-d'œuvre moins qualifiée, que l'on s'empresse de moins rétribuer, soit qu'il entraîne le congédiement d'un personnel parfois important. Ainsi, le jour où l'on chauffa les bateaux au mazout, en utilisant les huiles minérales comme combustible, cela permit d'éliminer le 80 % du personnel des chaufferies des navires et le 95 % des ouvriers chargés de leur ravitaillement.

Dans une société solidariste où le but ultime de l'effort collectif serait le bien-être général, chose pareille serait impossible. Le personnel désormais inoccupé dans un secteur serait immédiatement employé ailleurs. Dans la société capitaliste, hélas, on oublie trop souvent l'élément essentiel, c'est-à-dire l'élément humain.

Il arrive qu'un progrès relatif à l'usine, à la protection des travailleurs entraîne une dépense supplémentaire pour l'entreprise qui a le choix entre la santé de son personnel et ses bénéfices. Il faut constater objectivement que, d'une façon générale, on satisfait, dans les usines modernes, de façon remarquable aux exigences de l'hygiène. Mais on a vu aussi des entreprises sacrifier

sans hésitation la santé, la sécurité de leur personnel au dieu tout puissant des bénéfiques. L'un des exemples les plus frappants ou plutôt les plus répugnants est celui de grandes fabriques d'allumettes américaines. Chaque année, le phosphore utilisé jusque là provoquait la maladie et trop souvent la mort de nombreux ouvriers. On découvrit alors une matière sans danger qui permettait de supprimer complètement le terrible fléau professionnel. Le prix de production était un peu plus élevé — ce qui n'aurait d'ailleurs pas empêché les dites entreprises de faire des bénéfices par milliards. Plusieurs firmes adoptèrent immédiatement l'invention; d'autres s'y refusèrent. La santé et la vie de leurs ouvriers n'avaient aucun poids dans la balance des dividendes. Il fallut une loi pour mettre les récalcitrants à la raison. L'opinion publique les avait d'ailleurs cloués au pilori.

Chez nous les inspecteurs de fabriques veillent à la protection des travailleurs et grâce à des dispositifs appropriés, obligatoires, les machines sont moins dangereuses. Un ouvrier imprudent qui avance trop un doigt, ou la main, ou le bas, coupe par exemple, un rayon lumineux invisible pour l'œil (instrument merveilleux, mais qui n'enregistre pas toutes les gammes d'ondes). Une cellule photo-électrique actionne un relais; le courant est coupé, la machine s'arrête immédiatement. Un accident est évité.

Souvent un progrès, même dans le domaine de l'hygiène, entraîne une amélioration de la production et cela compense largement les frais, parfois énorme, qu'il entraîne. De gros industriels ont constaté que les dépenses relatives à la climatisation des usines, où l'on travaille alors à température constante et dans une atmosphère d'égale humidité, sont plus que compensés par les résultats: moins d'absence, augmentation de la production moyenne.

9 fois sur 10, le progrès devrait permettre d'élever le standard de vie et par suite de favoriser la défense de la famille, la vraie, dont l'un des buts est de payer suffisamment le mari pour que l'épouse puisse rester à son foyer, à ses enfants, qui ont besoin de leur mère, de son enseignement, de son amour, de ses soins, comme la plante a besoin d'air, de lumière et de chaleur pour se développer harmonieusement.

Certes, le machinisme, la science, la technique ont déjà permis d'améliorer considérablement les conditions de vie des masses. Pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil en arrière: Il y a un siècle (c'est peu dans la vie d'un peuple), des ouvriers genevois travaillaient 13 à 14 heures par jour, y compris le dimanche. En 1915, on promulga une loi, à Zurich, pour interdire d'occuper dans des usines des enfants au-dessous de 9 ans; la limite d'âge inférieur était de 6 ans auparavant. Il y a donc eu de grands progrès, direz-vous. Certainement, mais pas assez. La science avance à l'allure de l'avion et

les progrès sociaux à celle du piéton, quand ce n'est pas celle de l'escargot! Si l'on voulait résoudre les problèmes de la production et de la répartition en vue d'assurer la sécurité générale dans le monde entier, comme on résout un problème de mathématique, on arriverait à des résultats merveilleux. Pour cela, il faudrait que les principaux intéressés, les masses, les peuples, y voient clair, ne soutiennent pas toujours, par leur inertie et leur incompréhension, ceux qui entendent faire graviter le monde autour de leurs privilèges. Il faudrait faire la chasse à la fausse organisation rationnelle du travail, comme on fait la chasse à la fausse monnaie.

PIERRE BRETON

Über den Einfluß der Kommunistischen Partei Frankreichs

Der unverhältnismäßig starke Einfluß, den die französische Kommunistische Partei auf das Leben des Landes ausübt, erregt oft Erstaunen, Befremden und Bestürzung. Die Erklärungen dafür verlieren sich meist in allgemeinen Erwägungen, die für die kommunistischen Parteien anderer Länder ebenfalls zutreffend sind. Die spezifisch französischen Bedingungen werden meist nicht erkannt. Diese Besonderheiten der französischen Geschichte und des Geisteslebens sind aber gerade der Schlüssel zum Verständnis der Wurzeln, der Ursachen des kommunistischen Einflusses.

Ökonomische Rückständigkeit

Es ist absolut unbestritten, daß die kommunistischen Hochburgen in industriell rückständigen Ländern zu Hause sind. Weder in England, Deutschland, Amerika, den skandinavischen Ländern, Belgien noch in der Schweiz stellt der Kommunismus eine besondere Kraft dar. Seine Einflußsphäre reduziert sich im allgemeinen auf Agrarländer, wie den Balkan, Italien, oder auf in der industriellen Entwicklung nachhinkende Länder wie Frankreich. Vor den zwei Weltkriegen war Frankreich das typische Rentnerland. Die Bourgeoisie Frankreichs verschmähte es, ihre Kapitalien produktiv im Wirtschaftsapparat anzulegen, und zog es vor, parasitär von ihren Renten zu leben. Dieses Idyll